

Francophonies d'Amérique

Amériques, langues et espace dans *Le quatrième siècle* d'Édouard Glissant et *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet

Corina Crainic

Perspectives critiques et comparatives sur l'activité
théâtrale et littéraire au sein des francophonies
minoritaires nord-américaines
Numéro 44-45, automne 2017, printemps 2018

URI : id.erudit.org/iderudit/1055902ar
<https://doi.org/10.7202/1055902ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Cet article propose une analyse des romans d'Édouard Glissant et d'Antonine Maillet qui traitent de cet exercice périlleux que constitue l'effort d'une reconstruction identitaire sur fond de dépossession. *Le quatrième siècle* de Glissant et *Pélagie-la-Charrette* de Maillet, oeuvres représentatives d'expériences particulières vécues par les francophonies américaines, s'efforcent de rendre compte des injustices tout en développant une réflexion tendue vers l'ouverture à cette étonnante métamorphose américaine, qui permet d'accepter – ou même seulement de se soumettre à – la rencontre, parfois douloureuse, de l'Autre en ce continent vu comme meurtrier et prometteur.

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en
civilisation canadienne-française

ISSN 1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tous droits réservés © Francophonies d'Amérique, 2018
Crainic, C. (2017). Amériques, langues et espace dans
Le quatrième siècle d'Édouard Glissant et *Pélagie-la-Charrette*
d'Antonine Maillet. *Francophonies d'Amérique*, (44-45), 21–35. <https://doi.org/10.7202/1055902ar>

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d-utilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Amériques, langues et espace
dans *Le quatrième siècle* d'Édouard Glissant
et *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet

Corina Crainic

Institut d'études acadiennes, Université de Moncton

DANS SON ARTICLE intitulé « La littérature antillaise: une littérature de l'Amérique », Joubert Satyre explique que la mise en parallèle des Antilles et des Amériques constitue un pôle permettant de les définir, adéquatement sinon exclusivement, et de les ancrer dans une réalité continentale qui révèle leurs connivences avec ces autres peuples définis par l'usage du français ou du créole, et cela, par-delà les géants économiques, géographiques et culturels dont les langues sont l'anglais, l'espagnol et le portugais. S'il est question d'un certain isolement, celui-ci ne serait que partiel et dépassé de surcroît avec aisance. Il écrit donc: « Malgré leur isolement géographique et linguistique par rapport au reste du continent américain, les littératures antillaises se rattachent au grand bloc que constituent les littératures américaines » (Satyre, 2009 : 86). Il est intéressant de remarquer au passage que Satyre fait référence à des littératures américaines et non pas à la littérature américaine, terme employé parfois pour parler de la littérature des États-Unis. Maximilien Laroche a bien souligné cette tendance, tout en proposant de poser les États-Unis comme une des Amériques, malgré l'idée selon laquelle ils seraient l'Amérique, ou encore l'Amérique modèle :

[...] aux yeux de pas mal de gens, et de par la terre entière, les U.S.A. sont bien l'incarnation de l'Amérique idéale. Il n'en demeure pas moins que les États-Unis ne sont qu'une des Amériques réelles ou possibles. Et c'est sans doute pour cela que l'américanité entendue au sens « d'États-unité » [*sic*] fait problème et est un mot de sens ambigu (Laroche, 1991 : 88).

Au-delà de ce qui correspond bien à un malentendu ou à une interprétation plutôt inadéquate confondant Amériques et États-Unis, et encore américanité et américanisation, Laroche exprime un intérêt envers la prise en compte non plus de l'Amérique, mais des Amériques. Cela montre bien qu'il est possible de discuter des sphères qui les composent et de révéler les liens qui existent entre des expériences et des lieux aussi

divers que le Mexique, Haïti, le Canada, le Québec ou encore les Antilles françaises et l'Acadie, envisagés alors en fonction de leurs rapports aux Amériques ou à l'américanité. Il serait ainsi utile de « parler un peu plus de l'Amérique ou plus exactement des Amériques » (Laroche, 1991 : 88). Ce réajustement évoque d'ailleurs non pas un programme, mais les paramètres inusités liant les francophonies américaines longtemps perçues comme isolées, ces lieux du minoritaire, de la minorisation et même du repli sur soi, associés parfois à l'étroitesse d'esprit et au puritanisme. Cela n'est pas sans rappeler les propos d'Édouard Glissant et d'Antonine Maillet, qui se sont livrés à l'exercice périlleux que constitue l'effort d'une reconstruction identitaire sur fond de spoliation, dans *Le quatrième siècle* (Glissant, [1964] 1997), dont le titre situe d'emblée le présent en son avènement à la suite d'une histoire faite de tant de souffrance, le quatrième siècle après le début de l'époque esclavagiste martiniquaise, et dans *Pélagie-la-Charrette* (Maillet, 1979), qui relate le déplacement à travers un continent largement hostile, depuis les États-Unis jusqu'à une Acadie idyllique et possédée par les forces britanniques ayant dispersé les hommes, brisé les familles et confisqué les biens matériels. Pourtant, ces deux œuvres, qui portent sur les expériences particulières des francophonies américaines et rendent compte des injustices qu'elles ont subies, développent une réflexion tendue, semble-t-il, vers l'ouverture à cette métamorphose américaine, qui permettrait d'accepter – ou même seulement de se soumettre à – la rencontre, douloureuse dans ce contexte, de l'Autre, en ce continent perçu comme meurtrier et prometteur. Ces romans participeraient alors de l'invention des Amériques qu'évoque Glissant dans le poème épique *Les Indes* ([1956] 2005) et qui passerait par une restructuration d'envergure de Soi, du continent, de la mémoire et de l'Autre, dont la présence n'est plus nécessairement à occulter. *The Other America: Caribbean Literature in a New World Context* fait référence à Edmundo O'Gorman et à son étude intitulée justement *The Invention of America* (O'Gorman, 1961) :

What O'Gorman is alluding to, in this revolution in modern thought, is the idea that meanings are not preordained but provisionally assigned to things, and that these meanings are often culturally generated. Consequently, what Columbus did on encountering the New World is "invent" it in terms of his geographical knowledge, the travel writing he had read, and, perhaps more importantly, his own fantasy, to which he tenaciously clung despite all evidence to the contrary (Dash, 1998 : 21-22).

Il peut alors être utile de faire preuve de lucidité, et les romanciers qui nous occupent sont en ce sens intraitables. Laroche observe à juste titre :

Alors il faut redéfinir l'Amérique par les Amériques et la réinventer en passant de la fiction de la découverte à la réalité de la conquête, pour aboutir à la dialectique de sa construction largement à venir encore. Car être Américain, pour le plus grand nombre des habitants de ce continent, c'est essayer de se défaire, 500 ans après, d'une Histoire qui colle à la peau comme un habit étriqué. C'est donc rêver d'une Histoire à venir, quand l'image de soi, ce que Jacques Stephen Alexis comparait précisément à un habit, sera ajusté [*sic*] à notre taille (Laroche, 1991 : 93).

C'est précisément ce que Glissant et Mailet proposent, la nécessaire révélation des violences et la redéfinition des Amériques, le dépassement de l'image qui occulte les réalités et la prise en compte d'une histoire à recréer. C'est en ce sens que sont saisis les divers discours permettant de tracer quelques contours communs de ces représentations des francophonies américaines. Il s'agit de procéder à une analyse en trois temps, le premier consistant à réfléchir à une définition des Amériques de la violence, selon laquelle les Antilles et l'Acadie sont à saisir en fonction des expériences de la dépossession, l'esclavage d'une part et la déportation de l'autre, et qui dépasse leur francité respective. Il sera question par la suite des francophonies américaines et de leurs liens à leur langue. Cette étape nous aidera à mieux saisir les enjeux dont il sera question dans la dernière partie de ce parcours, en l'occurrence la représentation de l'espace et ce que ce dernier dévoile du sentiment insoutenable de la perte.

Les Amériques et l'inscription des destinées coloniales françaises

L'Amérique, couramment synonyme d'États-Unis, et cela non seulement en Europe mais ailleurs également, fait donc place aux Amériques, ces lieux qui partagent un ensemble d'histoires les liant à divers degrés à l'Europe et aux expériences coloniales ainsi qu'à un rayonnement fascinant qui fausse pourtant la donne et qu'Édouard Glissant décrit comme suit :

Les États-Unis définissent les courants d'histoire dans le monde, ce qui tend d'ailleurs à camoufler et à obscurcir les histoires des peuples alentour. Une grande part des humanités actuelles vit dès lors sous l'influence de ce mythe contraignant, de cette réalité certes lointaine et pourtant terriblement présente

qu'on appelle l'Amérique. Cependant, une nouvelle dimension de ce continent émerge peu à peu et se dessine pour nous : celle des Amériques (Glissant, [2002] 2011 : 18).

Ce propos, qui rejoint celui de Laroche, indique qu'il y a là une diversité à prendre en compte, et, en ce qui nous concerne, principalement pour deux raisons. D'une part, elle facilite les regards croisés selon un axe nord-sud similaire à celui évoqué par François Paré (2012 : 29), ayant plusieurs éléments en commun, dont les filiations américaines complexes. D'autre part, elle permet le déplacement de la sphère du mythe vers ces réalités cruelles dont l'exploration seule permettrait éventuellement le dépassement, comme le tentent d'ailleurs les écrivains dans les œuvres retenues. Ce mythe, cet ensemble de projections, est ce qui occulte les réalités américaines en ce qu'elles comportent de minorisation, de marginalisation, d'acceptions multiples de ce que constitue le centre, ou des centres ou encore des pôles légitimants qui les excluent forcément (en l'occurrence la France, les États-Unis, le Canada d'ascendance anglaise et le Québec). Édouard Glissant avance cette idée lorsqu'il évoque les traces de la mémoire inscrites dans les espaces américains dont la souffrance précède et même supplante le fantasme européen de la nouveauté et de la pureté. En faisant référence à une plantation de canne à sucre de la Louisiane, où un espace est inexploité afin de rendre hommage aux esclaves y ayant été enterrés, il écrit : « Les paysages des pays de notre continent sont en effet les véritables monuments de notre mémoire, en dépit de l'histoire qui s'y est déroulée et des traces qu'elle a laissées » (Glissant, [2002] 2011 : 18). Ces paysages sont ceux d'un ensemble d'histoires coloniales françaises¹ aux ambitions démesurées, donnant lieu à terme aux francophonies américaines de l'esclavage et de la déportation, les confinant aux marges du continent, c'est-à-dire dans des espaces étriqués du silence et du dénuement, tels les cachots et les fosses communes des plantations, ou les terres étrangères et inhospitalières de l'errance, décrites dans *Pélagie-la-Charrette*. Il s'agit des Amériques de la dépossession, terme que Robert Hamner conçoit comme particulièrement représentatif des expériences américaines d'êtres humains à la recherche d'un lieu auquel ils puissent appartenir. Son étude d'*Omeros* de Derek Walcott (1990) en rend compte :

Unlike Homer's Odysseus, who must return to an established kingdom, and Virgil Aeneas, who has been promised a new empire, Walcott's humble colonists must

¹ Faisant écho aux histoires coloniales anglaises, espagnoles, portugaises et hollandaises.

create a home in the aftermath of Europe's failed dream of a New World Eden, using their bare hands, faith, and imagination (Hamner, 1997 : 3).

Par ailleurs, Édouard Glissant décèle trois Amériques auxquelles les francophonies américaines correspondraient et qui permettraient de mieux les appréhender : « la Méso-América (les pays andins et les Nations autochtones), [...] l'Euro-América (États-Unis et Canada) [...] et la Néo-América (l'Amérique créole que l'on trouve dans la Caraïbe et au Brésil) » ([2002] 2011 : 20), espaces définis selon leur ouverture à la diversité des origines, incontournables et pourtant souvent esquivées, selon des rapports de force rendant compte avec clarté d'enjeux tout aussi primaires que déterminants :

Les rapports entre ces trois Amériques, qui se sont imbriquées et qui se sont détruites, rythment l'histoire du continent. Aux États-Unis, l'Euro-América a massacré la Méso-América au point de la faire pratiquement disparaître. Au Mexique, la Néo-América créole, qui est incarnée par l'établissement mexicain, rencontre en ce moment des problèmes avec la Méso-América, qui est représentée par les Indiens du Chiapas. Au Brésil, la société créole se voit également confrontée à la question fondamentale de l'extermination de la Méso-América, autrement dit des Indiens d'Amazonie ([2002] 2011 : 20-21).

Nous retenons de son propos deux éléments : d'une part, la notion de violence conçue comme fait incontournable en contexte américain et, d'autre part, la définition des Amériques qui se côtoient et s'imbriquent tout autant, du moins dans le cas de ce qu'il appelle la Néo-América, qui serait le fait des Antilles et du Brésil principalement. Cette deuxième définition, de la Néo-América créolisée, insérée dans les autres Amériques, interpelle par sa justesse et par ses limites la confinant à l'extérieur de l'Amérique du Nord. Celle-ci, Euro-América en puissance selon l'écrivain, tracerait volontiers ces limites, que ce soit par la poétique qui s'y développe ou le discours politique qui s'y tient. Pourtant, il serait utile d'envisager ces Amériques comme des espaces mobiles qui se superposent et, mieux, se traversent, et cela à l'échelle du continent, avec une force variable, bien entendu. L'Amérique du Nord ne serait peut-être pas à concevoir uniquement en dehors de la mouvance de la Néo-América, bien qu'elle soit, à certains égards, plus représentative d'une Euro-América. Peut-être aussi que cette Euro-América constitue la sphère américaine ayant eu depuis longtemps un droit de parole quasi exclusif. Quoi qu'il en soit, selon Glissant, c'est l'union ou l'interpénétration de ces Amériques qui est à souhaiter. L'espace continental de la

Néo-América, l'Amérique du Sud créolisée ou l'Amérique latine, et plus particulièrement les Antilles et le Brésil, côtoierait ainsi plus aisément l'Euro-América éventuellement réconciliée avec une Mésio-América plus souvent occultée. Malgré ces considérations et l'amertume qui colore ses propos, Glissant rend compte d'une vision selon laquelle ces Amériques, espaces, imaginaires et aspirations au pouvoir confondus, seraient aptes à consentir à une symbiose ou du moins un équilibre prometteur :

Certes, nous ne savons ni où ni comment vont se jouer nos avenir, car le monde est imprévisible. Toutefois, l'élargissement de la notion d'Amérique à la réalité des Amériques et la conscience grandissante que nous avons d'un tel élargissement confirment certaines de nos intuitions, dans lesquelles nous projetons notre propre perception de la réalité américaine. Cette opinion première passe par le sentiment que ce continent, plus qu'aucune autre partie du monde, a été, depuis plus de quatre siècles, le lieu le plus vivace et le plus extravagant d'une énorme expérience : celle de la mise en contact de presque toutes les cultures connues, de leur répulsion mutuelle et de leur symbiose naissante ([2002] 2011 : 18).

Il faut alors envisager ces Amériques, dont les Antilles et l'Acadie, depuis les angles de la répulsion *et* d'une symbiose naissante ou du moins souhaitée. Il s'agit d'Amériques de langue française, dispersées en divers pays, et qui abritent pourtant cette composante : l'ascendance française ou partiellement française, les liant non pas obligatoirement à une origine exclusive, mais plutôt à un horizon commun qui ne les dissocie pas de leurs autres connivences. Il est question d'expériences semblables, de manière *a priori* étonnante, où les pertes ouvrent sur une communauté d'efforts, de discours et d'univers littéraires créés sur fond d'injustices flagrantes, de l'esclavage et de la déportation, qui invitent (ou obligent même) les hommes à se réinventer, à inventer un rapport au monde qui leur assure le droit à la dignité.

C'est peut-être à un archipel empruntant à la proposition de Glissant qu'il faut penser, fait de peuples « composites » où plus rien ne va de soi, ni le droit exclusif à une terre ni même à une véritable liberté, liant les Antilles et l'Acadie d'une manière émouvante. Cet archipel serait à la fois bouleversé par la complexité américaine de la violence fondatrice et paradoxalement redevable à celle-ci puisqu'il en est issu. Il s'agirait d'un archipel souffrant des excès coloniaux, mais advenu aussi par eux. Enfin, cet archipel américain d'ascendance française, les Amériques de la violence, est abordé selon l'axe nord-sud dont il a été question plus

haut, qui assemble non plus deux solitudes, mais des entités multiples qui ne sont plus forcément définies par leur isolement. Il en appelle à des configurations nouvelles marquées par une ouverture à l'Autre ou, plus précisément à cette étape, par une prise en compte d'un Autre très semblable finalement, souverain néanmoins, opaque pour parler encore avec Glissant, dans lesquelles s'insèrent le passé et un imaginaire qui en témoigne, à la croisée de sa francité et de son américanité déterminantes. L'axe nord-sud est ici celui d'un archipel réunissant les Antilles et l'Acadie de la violence coloniale ayant présidé à la fondation des Amériques telles que nous les connaissons. Les univers littéraires rendent bien sûr compte de ces effets de manière variée. Toutefois, c'est leur inscription difficile, sinon laborieuse dans l'espace qui interpelle et, plus particulièrement, la façon dont celui-ci est envisagé, selon des agencements parfois instables, à l'image des frontières des Amériques d'ailleurs, unissant le désirable et l'accueillant au menaçant, insaisissables, comme une illusion grandiose que les écrivains tentent d'approivoiser patiemment.

Francophonies américaines et langues

L'incursion dans la représentation de l'espace des univers littéraires antillais et acadiens tels que conçus par Édouard Glissant et Antonine Maillet est indissociable des réalités des francophonies américaines, de leur langue, telle qu'employée de la manière la plus familière et jusqu'à ses formes les plus sophistiquées, à son emploi à des fins artistiques, que Lise Gauvin appelle la « pratique langagière des écrivains francophones » (2003 : 19-40). Il est à remarquer que dans ce contexte l'élément linguistique prend le relais du géographique, comme c'est souvent le cas en ce qui concerne les francophonies américaines forcément² minoritaires, et souligne l'importance de la question identitaire telle qu'elle se manifeste par l'emploi de la langue d'élection et la puissance des éléments. Qu'il s'agisse de l'impression de l'isolement exacerbé, de la conscience de l'immensité des espaces ou encore de combinaisons variées d'émotions qui s'affrontent, se succèdent ou se superposent, l'imaginaire des francophonies américaines lie ces questions à celles de la langue, habitée qu'elle est

² Ce choix de mots ne s'applique pas aussi bien à certaines collectivités. Ainsi, le Québec ne se définit pas aisément par le sentiment de la minorisation tous azimuts, comme l'a d'ailleurs très bien vu Lise Gauvin (2006 : 7).

par le créole et le chiac, synonymes parfois d'étroitesse et de limites, mais plus souvent encore d'élévation. C'est que, à l'évidence, langue et espace sont consubstantiels de l'histoire coloniale, déclinée sur fond de dépossession en ce qui concerne les diverses sphères francophones des Amériques, et plus particulièrement les Antilles et l'Acadie, habitées qu'elles semblent être par un sentiment de marginalité les rattachant à une américanité traversée par la francité. Pourtant, si elles suscitent le sentiment d'être du côté des vaincus, la langue qu'elles ont en partage, pour utiliser l'expression connue, témoigne aussi de la diversité des destinées françaises aux Amériques. En effet, elle souligne, d'une part, une oppression infligée (par la France coloniale) et, d'autre part, subie (par une France coloniale aussi, qui n'aurait pas su jouer encore la carte de la puissance). Le français des Antilles serait d'abord la langue du colon, maître d'esclaves, prêtre ou militaire et, plus tard, celle de l'instituteur, du médecin ou du chef d'entreprise, relevant ainsi du « pays », donc des Antilles, ou de la « métropole ». Le français de l'Acadie serait celui d'un peuple qui a eu à livrer bataille afin de le conserver. Dans ces deux contextes, le français se métamorphose, fait place au chiac et au créole, suscitant tendresse ou honte ou, plus souvent, un amalgame de ces deux sentiments. Enfin, la langue que le colon distillerait aux plus méritants des esclaves ou de leurs descendants, ou celle que le cultivateur ou le pêcheur acadien préserverait malgré la présence des militaires et des colons anglais, permettrait d'exprimer des réalités et des émotions complexes, relayées par la relation à une géographie instable qui déplace les frontières au gré des changements des pôles du pouvoir. Il serait donc possible de faire référence à une géographie de l'instabilité plus qu'à une géographie des minorités, pour faire écho à la « littérature de l'intranquillité » (Gauvin, 2003 : 39), terme que Lise Gauvin préfère à celui de « littérature mineure ». Enfin, ces relais entre les diverses expériences de la dépossession illustrent la manière dont l'instabilité de l'espace, des frontières et de ce que l'homme peut y éprouver à tenter malgré tout d'y habiter, infléchit la relation à la langue française. Celle-ci, désormais appelée à être modifiée aussi profondément que les frontières de ce qui a d'abord été une France des Amériques (et qui l'est encore en ce qui concerne la Martinique de Glissant), fait écho à l'imaginaire des espaces, à la fois grandioses, idylliques et inquiétants, investis par ce qui peut être défini comme l'Autre, la langue d'un Autre, l'anglais en Acadie et le créole aux Antilles françaises, du moins jusqu'à une époque assez récente où il était à la fois utilisé couramment et mal vu

du fait de son manque de prestige. Aux Antilles, l'histoire mouvementée et le contexte politique ajoutent une composante particulière qui fait du français une langue à Soi *et* une langue de l'Autre, à l'image du « pays », à la fois aimé et rejeté. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, lorsqu'il s'agit de l'Acadie, la langue à Soi n'est pas la langue de l'Autre, que celle-ci fasse référence au français normatif ou au chiac. Cette situation est à mettre en parallèle avec les sentiments suscités par l'espace, qui ne rappellent en rien l'ambivalence antillaise. En effet, dans l'Acadie de Maillet, celui-ci n'est pas à « souffrir », comme c'est le cas chez Glissant. Il n'est pas détesté, délaissé ou fui. Il est au contraire aimé d'une manière certes consciente des impossibles, mais peut-être aussi plus confiante. Il y a là un lien significatif, et la situation antillaise peut sans doute être imputée au rattachement à la France. Glissant note :

C'est que la dualité contenue dans l'expression « départements français d'Amérique » ne pose pas problème tant que ces départements sont maintenus fermés à leur entour naturel, liés à la seule Métropole. Mais chaque fois qu'on tentera d'ouvrir sur cet entour (et comment ne pas le faire?), on se heurtera dans le réel au paradoxe sociologique et historique, à l'impossibilité culturelle globale posés par cette dénomination : comment peut-on être français – en Amérique? ([1981] 1997: 309)

Peut-être qu'il est possible de penser qu'au commencement était bien le « Verbe ». La réalité des Antilles, faite aussi du sentiment d'enfermement, d'une aliénation à laquelle les écrivains antillais se plaisent à faire référence à la suite de Frantz Fanon (1952), serait à la fois décrite et créée par cet ensemble de mots : « départements français d'Amérique ». Ces derniers rendent compte d'un espace qui apparaît dès lors comme celui de l'incertitude et de l'écartèlement entre les Amériques desquelles ils relèvent, de par l'expérience coloniale entre autres choses, et la France qui le définit, non pas géographiquement, mais politiquement et économiquement. Nulle trace de cette tension dans *Pélagie-la-Charrette*. S'il peut y être question de frontières instables, inquiétantes aussi pendant un temps, la notion d'aliénation ou de tension qui ressemblerait à celle ayant cours aux Antilles françaises ne s'applique pas aisément. La terre y est reconnue, aimée et investie malgré tout, plus spontanément que chez Glissant, pour qui il s'agit d'un processus laborieux, exigeant lucidité et esprit de réconciliation. Elle est donc plutôt à reconquérir et à posséder, non pas dans l'insouciance, mais tout de même avec enthousiasme et joie. Il s'agit peut-être d'une complicité qui révèle les liens à une langue tout

comme à une terre, ce qui n'est certes pas le cas dans *Le quatrième siècle* où les deux éléments sont encore, à certains égards, hors d'atteinte.

L'espace: souffrance et ouvertures éventuelles

À la lumière des considérations précédentes, révélant quelques-unes des apories des expériences coloniales, il faut réfléchir encore à l'espace et à sa représentation, dans la mesure où ils expriment les difficultés et même ce que François Paré définit comme un « imaginaire de la fin » (2012: 29). Il est utile d'évoquer l'océan Atlantique, problématique et fascinant tout comme la terre vaste et grandiose des routes et des forêts continentales représentée dans les littératures américaines. Cet élément est retenu à la fois par Antonine Maillet et Édouard Glissant, qui y inscrivent les émotions et les réflexions sur la minorisation, la dépossession et une existence dans les marges du continent. Celles-ci correspondent à des francophonies qui bordent et définissent ces parts des Amériques, à l'instar de la mer Caraïbe et de l'océan Atlantique, et en dessinent à la fois les simples contours et, de manière moins neutre, les limites. Si la notion de périphérie n'avait pas été si habilement déconstruite, entre autres par Glissant, cette géographie aurait pu y être associée sans réserve, écartelée qu'elle est entre les réalités continentales et l'Atlantique qui rappelle les liens avec la France et l'Afrique. Il serait plus juste d'envisager cette géographie non plus comme celle des marges, éloignées au propre comme au figuré, mais plutôt comme une des résultantes variées, et valables, d'un ensemble d'histoires coloniales défaites de ces notions qui fragilisent et se manifestent à l'échelle du continent. C'est bien la Relation (Glissant, 1990, 1997) qui se dessine ici et permet d'envisager les contextes américains de la dépossession d'une manière qui leur confère une autre légitimité.

Par ailleurs, l'océan rappelle l'ascendance française, décrite avec un bonheur évident dans *Pélagie-la-Charrette*, comme un berceau lointain auquel il faut encore rêver, qui nourrit l'âme assoiffée des personnages des sonorités d'une langue et de noms auxquels ils tiennent par-dessus tout. Dans *Le quatrième siècle*, c'est encore l'ascendance française que l'océan évoque mais d'une manière toute différente, d'autant plus qu'elle est augmentée par la présence française, à tous les niveaux que l'on sait. Ce sont également les formes de l'Afrique que l'on devine là, ce continent désormais inatteignable, que les esclaves tentent aussi de retrouver par la mort et que leurs descendants apprennent pourtant à détester en adoptant le

discours de leurs maîtres, telle une arme retournée contre Soi. L'océan séparerait de l'Afrique, rapprocherait de manière malsaine d'une France coloniale d'abord et métropolitaine ensuite, et tracerait pendant toute la période esclavagiste les limites d'une île ressemblant ainsi à une prison. L'océan serait alors un monument aux morts et à la déshumanisation, celui que traverse encore un bateau négrier dans *Le quatrième siècle*, alors que l'esclavage est aboli.

Si, dans le roman de Glissant, l'océan évoque l'éloignement de ce qui est familier, des racines et de la liberté, *Pélagie-la-Charrette* le présente plutôt comme ce qui guide les personnages vers la terre ancestrale, l'Acadie tant aimée. Fait significatif, il est disponible, accessible, à investir, comme la mer à laquelle fait référence Katia Bottos. Là, le « lien intime de l'homme avec la mer rejoint sans doute les accents les plus intimement physiques [...] » (Bottos, 2011 : 79). Il rappelle la terre du nord, qui mène hors des États-Unis et de l'errance, en plus de nourrir les hommes non seulement par ses richesses évidentes, mais aussi par le rêve d'une existence de bonheur et de paix, liée à cet autre rêve français, maintenu vivant malgré tout. La relation à l'océan s'inscrit chez Maillet dans le processus de reconstruction, du recouvrement d'un espace qui rassemble tout ce qui est Soi, à Soi, d'une manière qui s'éloigne des propositions de la Relation de Glissant. Enfin, l'océan dirige les regards et les pas des personnages vers ce que Bottos appelle un « espace définitif d'Acadie » :

Or, l'écriture d'Antonine Maillet se propose au contraire de produire et diffuser le sens de l'existence d'un sol acadien accompli : en quelque sorte, elle se veut créatrice, et précisément susciter et circonscrire un espace définitif d'Acadie, offrant lieux et surfaces et livrant finalement une complète reconnaissance et une appropriation à tout un ensemble de coordonnées géographiques (2011 : 61-62).

La poétique esquissée dans *Pélagie-la-Charrette* peut donc être conçue comme à rebours de celle que développe Édouard Glissant, et cela surtout dans ses essais et ses romans plus tardifs, même si, dès *Le quatrième siècle*, les prémisses y sont inscrites, notamment par la cohabitation, certes malaisée mais tout aussi inévitable, avec cet Autre qu'est le maître esclavagiste ainsi que par le dialogue particulier qui unit ce dernier à Longoué. Cela est sans doute symptomatique de la filiation si problématique en contexte esclavagiste où il s'est agi de rompre les liens familiaux et rendre toute reconstitution presque impossible, hommes,

femmes et enfants n'étant plus liés les uns aux autres, mais bien au maître. Geneviève Belugue observe :

Contrairement à ce qui se passe dans les mythes fondateurs occidentaux, ces mythes de la création du monde où le territoire est donné à un peuple élu par ses dieux, et se transmet en possession légitime aux descendants, il y a eu dans l'histoire des Antilles une rupture de la filiation (1999 : 44).

Il s'agit sans doute là d'une des différences les plus saisissantes entre les deux imaginaires qui nous occupent et c'est par elle que s'explique le plus aisément la volonté d'une recreation hors des mythes fondateurs occidentaux et, paradoxalement, celle de leur réinvestissement ultérieur. C'est aussi elle qui ouvre à la Relation de Glissant et à l'inlassable remontée de l'arbre généalogique chez Maïllet, élans qui indiquent par ailleurs une même relation problématique à des espaces qui échappent indéfiniment.

Fins et ouvertures

Selon une logique de l'histoire coloniale qui déstructure là même où elle tend à fonder, à échafauder et à créer, ces univers soulèvent forcément la question des liens au passé et expriment une relation complexe à la réalité et à l'imaginaire américains. Ils s'y inscrivent d'une manière inusitée, par une histoire faite de violence, de la fondation par la violence et de la réinvention malgré la violence. C'est bien d'une communauté d'horizons étonnants qu'il s'agit, de collectivités aux composantes françaises, africaines, créoles, qui en augmentent la complexité. Joubert Satyre rend compte de ce qu'il serait possible de définir comme une constellation du fait francophone et créole aux Amériques, par-delà l'isolement, l'immensité de l'espace, les limites tracées par l'océan :

Cependant, çà et là, sur le reste du continent, en Louisiane, en Guyane et dans les autres îles des Caraïbes, au Québec et dans d'autres provinces au Canada, existent des poches linguistiques créoles et françaises qui mettent en relation non seulement tout l'archipel des Antilles, mais aussi ces dernières et l'Amérique (2009 : 86).

Pourtant, au-delà des réalités linguistiques, comme rescapées de la colonisation et de la géographie tourmentée, liant terre et océan de la dépossession et des rêves et reliant Antilles, Acadie et Amériques, ce sont les apories qui constituent encore l'arrière-plan commun. Dans un article consacré à l'américanité telle qu'elle a pu se manifester à la Martinique

et au Québec et, plus spécifiquement, dans les romans de Patrick Chamoiseau et de Victor-Lévy Beaulieu, François Paré fait référence à un imaginaire qui n'est pas sans rappeler l'horizon de la dépossession, des personnages décrits dans *Le quatrième siècle* et dans *Pélagie-la-Charrette*:

Les théories de l'américanité qui ont vu le jour au Québec et dans la Caraïbe sont nourries par un puissant imaginaire de la fin. [...] Cet imaginaire est aussi présent, bien entendu, dans les discours dénonçant dès le XIX^e siècle l'extermination quasi totale des peuples autochtones et le transbordement des esclaves et des travailleurs amérindiens dans les colonies insulaires qui bordaient le continent. Il occupe aussi depuis plus d'un siècle les nombreux récits migratoires qui, du Mexique jusqu'à l'Acadie, ont cherché à traduire une Amérique en déplacement, striée par de nombreuses disjonctions temporelles et un délaissement singulier de l'espace (Paré, 2012 : 29).

Nous retenons de ce propos la mise en parallèle du Québec et de la Caraïbe, du Mexique et de l'Acadie, qui participeraient alors d'une «Amérique en déplacement». Il s'agit du continent, de l'archipel, termes renvoyant à cette diversité correspondant aux Amériques dont il a été question précédemment, qui rappellent le propos de Satyre selon lequel il est possible de penser à des littératures américaines, envisagées de manière similaire à celle de Paré. Selon ce dernier, ces réalités sont à expliquer par un fait colonial incontournable, central, fondateur. Voici encore posée l'idée selon laquelle les liens entre les Amériques et, en ce qui nous concerne, les francophonies américaines, sont marqués par la violence fondatrice. Celle-ci peut être saisie selon les principes inéluctables de l'identité impossible à apprivoiser aisément et l'éventuelle réconciliation (Paré, 2012 : 29). À l'évidence, les déplacements mémoriels et le malaise identitaire dont discute le critique évoquent l'ensemble des expériences de la souffrance qui marquent l'existence et l'imaginaire des Amériques. La relation à l'espace révèle donc la conscience inquiète, aux prises avec une instabilité et une incertitude à envisager comme principes structurants. En ce qui concerne l'Acadie de Maillet, l'expulsion de la terre originelle ouvre sur un manque que rien ne semble pouvoir combler mis à part la constitution d'un univers fictif conçu comme une revanche prise sur l'histoire :

[...] dès ses origines l'Acadie ne connaît qu'une configuration physique et politique instable et mal définie: pendant des siècles ses contours et ses espaces se font et se défont sans cesse entre administrations étrangères [...]. Rien d'étonnant alors que depuis l'arrivée des premiers colons, la sensibilité acadienne envers l'élément spatial révèle à la fois ce que l'on pourrait appeler un

vif attachement à la terre et un sens aigu de fatale fragilité de ce même espace : une lacération que le Grand Dérangement de 1755 contribue à alimenter [...] (Bottos, 2011 : 61).

Il n'est plus question d'un prolongement bienheureux de Soi, d'une terre des ancêtres à léguer aux descendants assurés de leur légitimité. Cet état de choses rappelle celui où l'inquiétude et la réinvention se côtoient indéfiniment :

Fouiller le paysage, intensément interroger l'environnement, plonger dans les éléments, en emprunter la forme et le cheminement, c'est le parcours initiatique vers une nouvelle naissance où sont relevées les colonnes des cosmogonies et des langages perdus (Belugue, 1999 : 48).

Dans *Le quatrième siècle* mais aussi ailleurs chez Glissant, les voies à adopter ne sont pas celles auxquelles il serait possible de s'attendre. Il ne s'agit pas de récrimination ni d'une tentative d'appropriation d'un espace et d'une langue, comme si ce type d'entreprise était d'emblée voué à l'échec. C'est peut-être aussi que l'écrivain souhaite l'avènement d'une manière novatrice d'appréhender l'espace immédiat, et éventuellement le monde, dont les Amériques de la créolisation rendraient déjà compte. Et ce monde serait à appeler de ses vœux, à accompagner et même à créer lorsque nécessaire. C'est là qu'il rejoint encore le propos d'Antonine Maillet avec laquelle il partage non pas obligatoirement la logique de la créolisation d'une Néo-América, mais l'élan vers ces recommencements évoquant les destinées coloniales françaises en terres américaines, et leur rencontre – inévitable, tout compte fait – avec l'Autre.

BIBLIOGRAPHIE

BELUGUE, Geneviève (1999). « Du lieu incontournable à la relation », dans Jacques Chevrier (dir.), *Poétiques d'Édouard Glissant*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 43-54.

BOTTOS, Katia (2011). *Antonine Maillet conteuse de l'Acadie ou l'encre de l'aède*, Paris, L'Harmattan.

- DASH, J. Michael (1998). *The Other America: Caribbean Literature in a New World Context*, Charlottesville, The University Press of Virginia.
- FANON, Frantz (1952). *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil.
- GAUVIN, Lise (2003). « Autour du concept de littérature mineure : variations sur un thème majeur », dans Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin (dir.), *Littératures mineures en langue majeure: Québec/Wallonie-Bruxelles*, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang ; Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 19-40.
- GAUVIN, Lise (2006). *L'écrivain francophone à la croisée des langues: entretiens*, Paris, Éditions Karthala.
- GLISSANT, Édouard ([1956] 2005). *Les Indes*, Monaco, Éditions du Rocher/Le Serpent à Plumes.
- GLISSANT, Édouard ([1964] 1997). *Le quatrième siècle*, Paris, Éditions Gallimard.
- GLISSANT, Édouard ([1981] 1997). *Le discours antillais*, Paris, Éditions Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1990). *Poétique de la Relation*, Paris, Éditions Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1997). *Traité du Tout -Monde*, Paris, Éditions Gallimard.
- GLISSANT, Édouard ([2002] 2011). « La latinité des Amériques », *Cahiers des Amériques latines*, n° 66, p. 17-22, [En ligne], URL : <http://cal.revues.org/383> (9 décembre 2015).
- HAMNER, Robert D. (1997). *Epic of the Dispossessed: Derek Walcott's Omeros*, Columbia, University of Missouri Press.
- LAROCHE, Maximilien (1991). « Américanité et Amérique », *Urgences*, n° 34 (décembre), p. 88-99, [En ligne], URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/urces/1991-n34-urces653/025687ar/> (9 décembre 2015).
- MAILLET, Antonine (1979). *Pélagie-la-Charrette*, Montréal, Leméac éditeur.
- O'GORMAN, Edmundo (1961). *The Invention of America: An Inquiry into the Historical Nature of the New World and the Meaning of Its History*, Bloomington, Indiana University Press.
- PARÉ, François (2012). « Le récit de l'agonisant chez Victor-Lévy Beaulieu et Patrick Chamoiseau », dans Emmanuelle Tremblay (dir.), *Les Cahiers Victor-Lévy Beaulieu: « Victor-Lévy Beaulieu en comparaison »*, Québec, Éditions Nota bene, p. 29-54.
- SATYRE, Joubert (2009). « La littérature antillaise : une littérature de l'Amérique », *Québec français*, n° 154 (été), p. 86-89, [En ligne], URL : <http://id.erudit.org/iderudit/1823ac> (9 décembre 2015).
- WALCOTT, Derek (1990). *Omeros*, New York, Farrar, Strauss et Giroux.